Les identités frontalières : les « parentes pauvres » ou les « riches héritières » de la tribu ?

Monica SPIRIDON

L'Europe des frontières

Depuis quelques décennies, l'intérêt aigu des études culturelles pour la phénoménologie spatiale l'emporte significativement sur l'intérêt traditionnel de la recherche pour le temps et pour sa relevance instrumentale. Plus d'un théoricien s'empresse de voir dans la cartographie symbolique un des champs privilégiés de bataille des identités sociales, culturelles, raciales, nationales etc. (Castoriadis 1975, Harvey 1990).

Cet intérêt pour la construction des lieux significatifs pour l'homme remplace les fausses certitudes de l'existence d'un *esprit des lieux* (*genius loci*) – doxa longtemps partagée par les géographes. Il faut y ajouter qu'aujourd'hui les rhétoriques identitaires spatiales sont également omniprésentes au sein du champ publicitaire et dans le domaine des politiques territoriales.

Une telle orientation s'approprie un objet d'étude que, faute de mieux, l'on pourrait appeler la *territorialité culturelle* – plus précisément un espace dont la perception est filtrée par des normes et des conventions culturelles actives dans diverses communautés.

Cette véritable volte-face va de pair avec une effervescence terminologique qui se traduit dans le colportage intensif des notions comme : *lieu*, *emplacement*, *paysage*, *milieu*, *région*, *topographie*, *limite*, *frontière ou confins*.

Les études culturelles contemporaines s'approprient également la notion de *topophilie*, qui avait été lancée par Gaston Bachelard, pour insister sur *le vécu de l'espace* et sur les rapports de l'individu aux lieux. Pour Bachelard, les individus établissent des relations signifiantes avec les lieux. D'après lui, il peut s'y agir de saisir les modalités selon lesquelles les êtres humains construisent leurs rapports aux lieux, que ceci soient symboliques ou constitutifs de l'identité (Bachelard 1957).

Dans son acception la plus récente, la notion de *topophilie* renvoie à un sens bien plus large, capable d'englober non seulement les perceptions et les valeurs des individus mais surtout celle des communautés les plus diverses socialement et culturellement.

C'est aussi le cas de la communauté culturelle et spatiale appelée *Europe*, dont les membres assument *l'européisme* comme une des marques notables de leur identité.

Malheureusement, dès qu'on se place dans la perspective de l'européen moyen, on se rend vite compte que, pour le sens commun, le concept *d'européisme* représente plutôt un état géographique de fait, un acquis auto-explicatif, non-problématique, alors qu'en réalité, il dissimule des guets-apens propres à toute représentation des identités culturelles : des repères plutôt ambigus et des options alternatives sinon belligérantes.

C'est justement pourquoi les théoriciens ont mis du temps à admettre que « l'Europe » est aussi une construction intellectuelle : un territoire conçu, dont certaines régions cartographiques sont éliminées (Hobsbawn 1997). Cette opération

Philologica Jassyensia, An II, Nr. 1, 2006, p. 171-180

BDD-A774 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:39 UTC)

implique tout d'abord des délimitations tranchantes et la projection des *frontières*, *des limites*, *des fins* et *des confins*.

Les sociologues modernes insistent sur le fait que la frontière n'est pas un fait spatial aux conséquences sociologiques, mais par contre, un fait social qui prend forme dans l'espace.

Si l'on fait crédit à Georg Simmel, les frontières sont le résultat d'un processus psychique de délimitation ayant comme résultat des territoires, des « régions » ou des « pays » – des espaces culturels représentatifs pour un certain groupe social, qui ne se superposent pas nécessairement sur les limites politiques et territoriales acceptées. Simmel met l'accent sur le rôle actif des collectivités dans la formation des limites et des frontières. Il élargit considérablement le champ sémantique de la notion de frontière à tout processus de *délimitation*, ce qui invite à réfléchir sur les usages de la frontière dans les pratiques sociales et culturelles (Simmel 1992 : 697). Si l'on accepte la définition proposée par les dictionnaires les plus récents, « les frontières sont des structures spatiales élémentaires, à fonction de discontinuité géopolitique et de marquage, de repère, sur les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire » (Lévy et Lassault 2003 : 384).

Le symbolique renvoie à l'appartenance à une communauté inscrite dans un territoire qui est le sien : il a trait à l'identité. Des anthropologues, tel Levi-Strauss, ont insisté sur le rôle fondateur du symbolique, qui institue des identités collectives et individuelles, ce qui passe par une délimitation.

Pour ce qui est de *l'imaginaire*, lui il connote d'habitude la relation à l'Autre, donc le rapport à Soi-même, à sa propre histoire et à ses mythes fondateurs ou destructeurs.

Il s'en ensuit que « poser une frontière » signifie poser un regard collectif, dont les implications engagent des modes d'être par rapport à l'autre. S'agit-il d'élargir ou d'enfermer, de changer ou d'exclure, les frontières mettent toujours en œuvre de puissantes marques d'identité qui déterminent des rapports culturels « de recherche» inaugurée par l'école française des *Annales* qui avait insisté sur l'équation significative *frontière*/*identité***.** Lucien Febvre avait analysé l'évolution sémantique du mot *frontière*, comme signe d'une mutation de la réalité historique avec la formation de l'état-nation (Febvre 1962).

Le couple *frontière*/*identité* est aussi présent dans les réflexions de Fernand Braudel sur *L'identité de la France*. Pour Braudel, la frontière est le lieu privilégié d'articulation des plans autonomes mais interdépendants: d'un coté, les confins réels, géopolitiques, de l'autre, leurs projections intellectuelles (idéologiques et symboliques) (Braudel 1986).

Il ne faut quand même pas oublier que penser la frontière sur le mode identitaire implique aussi des risques considérables. Ceci peut amener les mentalités et surtout les pratiques de projection culturelle, telles que la littérature et les arts, à ontologiser les délimitations frontalières.

Ces quelques remarques préliminaires s'avèrent aussi valables pour la délimitation spatiale de l'Europe ainsi que pour la perception de « *l'identité européenne* »**.** Ceci d'autant plus que l'idée même d'identité culturelle européenne renvoie implacablement à de découpages et à des délimitations : géopolitiques, idéologiques ou symboliques et à des frontières instables, tracées de manières parfois paradoxales et génératrices de confusion.

BDD-A774 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:39 UTC)

L'Europe de l'Ouest versus *l'Europe de l'Est* ou du *Sud-est*, le centre européen vers les périphéries européennes, *Mittel Europa* (*l'Europe Médiane*), *les Balkans*, ne sont que quelques-unes des nombreuses zones frontalières au-delà desquelles on peut entrevoir des alternatives idéologiques, culturelles, morales, économiques ou esthétiques.

Afin de rendre intelligible et interprétable cette pluralité de plans parfois paradoxale, on a constamment essayé de classifier les frontières d'une manière plus ou moins serrée. Pour prendre juste un exemple, le Vice-roi des Indes (lord Curzon) avait distingué entre les frontières *de séparation* et les frontières *de contact* (ou de rencontre), une opposition validée plus tard par la géographie culturelle moderne. La géographie culturelle allemande contemporaine reprend elle aussi à peu près la même distinction entre les *Trennungsgrenzen* (des frontières divergentes) et les *Zusammenwachsgrenze* (des frontières convergentes) (Power 1999 : 2).

Cette perspective s'est aussi avérée révélatrice pour mes propos suivants sur les frontières Européennes internes et sur les identités circonscrites par celles-ci.

Les frontières de séparation

La manière exclusiviste de représenter l'Europe à l'aide des catégories polaires est le produit d'une persistante option intellectuelle réductionniste, active encore de nos jours. Le résultat palpable en est la délimitation entre, d'une part, le *centre européen occidental*, paradigmatique, et, de l'autre part, *des régions périphériques* – les confins de l'est et du sud-est, en retard sur tous les plans et culturellement imitatives. Par l'entremise d'une métaphore politique – « *le rideau de fer* » – et de son équivalent architectural – « *le mur de Berlin* » –, vers la moitie du vingtième siècle celle-ci fut entièrement mise en pratique.

Il faut y ajouter que ce type de frontière a été tacitement accepté par les deux branches de la famille européenne séparées par elle. Au fil du temps, des deux côtes de cette frontière européenne, la perception de Soi-même et de l'Autre a eu comme résultat visible des projections symboliques et surtout des topographies imaginaires prégnantes, pour la plupart littéraires.

Du côté des périphéries

Les nations périphériques, elles, se sont lancées en quête des tactiques aptes à les faire accepter comme des membres de droit de la prestigieuse « famille européenne ». L'obsession de leur statut liminal avait été la riche source d'un certain bovarysme géopolitique : un goût de l'ouverture vers les modèles occidentaux les plus divers et une tendance à projeter des topographies citadines compensatoires et fantasmatiques.

A la suite de ce processus de modelage culturel, dépourvues de leur identité topographique réelle, des métropoles européennes prestigieuses comme Rome, Paris, Berlin, Londres ou Vienne se sont superposées sur des nœuds culturels périphériques comme Bucarest, Saint-Pétersbourg, Budapest etc. pour leur prêter une dignité identitaire manquante. En s'appropriant comme signifié un autre signe, afin de s'identifier et se légitimer symboliquement, des villes comme Bucarest, Saint-Pétersbourg – et si l'on veut encore Budapest, Riga ou Plovdiv – se sont mises à fonctionner sémiotiquement comme des signes culturels au second degré.

De cette manière-ci le référent (une ville réelle quelconque) est mis méthodiquement entre parenthèses et il sert de point de départ pour finalement céder sa place à une architecture fantasmatique, produite par un processus d'interprétation que

BDD-A774 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:39 UTC)

l'on appelle, après Pierce, *la sémiose infinie.*

Le plus prégnant et peut être aussi le plus prestigieux des repères occidentaux auxquels l'on rapporta systématiquement le capitales est européennes fut Paris.

Pour prendre l'exemple roumain (puisque le plus familier pour moi), érigé en repère de l'identité roumaine moderne, le *Petit Paris* – dénomination quasi-officielle de la capitale roumaine durant la première moitié du vingtième siècle – ne renvoie pas tellement à une ville réelle, mais plutôt à un mélange fascinant de clichés idéologiques, de stéréotypes du sens commun et surtout de projections cent pour cent fictives. L'emprise presque inattaquable du paradigme parisien sur la culture, la civilisation et la vie quotidienne roumaine fut extrêmement solide et, à certains égards, sans rivale.

La vraisemblance de pareils modelages symboliques fut consacrée par l'école et par les comptes-rendus des voyageurs occidentaux, mais au vingtième siècle par les média aussi. Dans le cas particulier de la Roumanie, des voyageurs comme Raymond Poincaré, Jules Michelet, Lucien Romier, Paul Morand et bien d'autres nous ont laissé des comptes rendus instructifs sur le *Petit Paris* roumain.

Ce que ce type de voyageurs ne disent guerre – bien qu'une telle conclusion puisse parfois être lue entre leurs lignes – est le rôle médiateur de la littérature dans ce jumelage culturel. Car le modèle parisien de Bucarest – qui a longtemps épitomisé la vocation occidentale de la culture roumaine – plonge ses racines directement dans la poésie et surtout dans le roman français.

Sélectionné, préservé, modelé par la mémoire collective – à des niveaux extrêmement différents –, le signifié culturel du *Petit Paris* porte l'empreinte singulière de Baudelaire et de la tradition des flâneurs symbolistes, de Nerval ou de Barbey d'Aurevilly, et encore de Balzac, de Proust ou de Gide.

Tandis que, dans les salons chics et dans les milieux instruits de Bucarest, on fréquente la littérature française directement à la source – s'apprêtant à la faire vivre dans la rue – et tandis que le choix des modèles narratifs du roman roumain divise les théoriciens éperonnés dans des camps proustiens, balzaciens gidiens, la petite bourgeoisie de banlieue, en pleine ascension économique, dévore *Notre Dame de Paris* ou les mystères parisiens d'Eugène Sue, traduits en feuilleton, surtout dans des magazines pour les dames.

Si l'on descend dans les univers citadins fictifs des écrivains roumains modernes, Paris perd son monopole absolu au bénéfice d'autres modèles perçus soit comme alternatifs soit comme simplement complémentaires : Vienne, Rome, Berlin ou Londres. Mais pour le coiffeur, le pâtissier, la marchande de mode, les restaurateurs, les flâneurs bucarestois, et les piliers des cafés, la synonymie *occidental – parisien* reste absolue.

Les Hongrois ou les Bulgares pourraient y ajouter que dans leurs pays, avant la deuxième guerre mondiale, des villes réelles comme Budapest ou comme Plovdiv (l'ancienne colonie grecque de Philippopolis) se sont appropriées à leur tour le même statut symbolique et compensateur, de *Petit Paris* autochtone.

Du côté du centre

Les nations du centre européen occidental se sont à leur tour adonnées à des représentations imaginaires, produisant des cartographies des aires périphériques symboliquement et idéologiquement valorisées. Un exemple tout à fait digne d'intérêt est fourni par la représentation occidentale des « confins sud-est européens », c'est-à-dire «balkaniques».

BDD-A774 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:39 UTC)

Selon l'universitaire britannique Vesna Goldsworthy, le long du vingtième siècle, les Balkans furent l'objet d'une colonisation imaginaire occidentale – à l'aide des discours politiques, mais surtout grâce aux moyens propres à la fiction. Les premiers ont couramment emprunté des métaphores significatives à la seconde qui, à son tour, était devenue le messager des stéréotypies politiques (Goldsworthy 1998).

Dans son livre *Inventing Ruritania* (*Inventer la Ruritanie*), Vesna Goldsworthy forge la catégorie analytique « *d'impérialisme de l'imagination* », apte à distinguer entre les manières successives dont l'Europe avait manipulé cette circularité de l'artistique et du politique, pour représenter les Balkans.

Au temps de Shakespeare par exemple, dans *La douzième nuit*, on appelait « l'Illyrie » une région dont le nom était synonyme des « confins de la terre ».

Durant la colonisation ottomane, en tant que région occupée, les Balkans furent perçus, par des romantiques comme Shelley ou comme Byron, comme une partie inaliénable d'un continent dont les populations chrétiennes avaient été asservies par une altérité hostile. A ce moment-là, la péninsule était encore identifiée comme « la Turquie européenne », même si au début du XIX^{e} siècle le géographe allemand August Zeune avait forgé son nom actuel – la « Péninsule balkanique » – pour remplacer « l'Illyrie », la « Péninsule grecque » ou, occasionnellement, la « Péninsule byzantine ».

Tout au contraire, dès le moment où elle s'affranchit de l'esclavage ottoman, la région des Balkans commence à être perçue comme déviante et périphérique par rapport à l'Europe « proprement dite ». Pour représenter *l'Altérité balkanique*, la fiction occidentale, surtout anglo-saxonne, s'adonna à une activité cartographique prodigieuse, en inventant toute une suite de « pays » imaginaires, dont les noms seraient peut être dignes à énumérer, selon Goldsworthy : *La Kravonie* (Anthony Hope, dans *Sophy of Kravonia*) ; *La Herzoslovakie* (Agatha Christie, dans *The Secret of Chimneys*) ; *La république balkanique de Slaka* (Malcolm Bradbury, dans *Why Come to Slaka?*) ; *La Carpatie* (Terence Rattigan, dans *The Sleeping Prince,* transformé en scenario du filme *The Prince and the Showgirl*) ; *La Pottibakie* (E.M. Foster, dans *What does it Matter?*) dont la capitale – on nous en instruit – peut être n'importe quelle ville, entre la Varsovie et Bucarest. Parmi tous ces anglais, un seul nom français, Henri Meilhac, dont le roman, *l'Attaché d'ambassade*, devient le livret d'une opérette – *La veuve joyeuse* –, ayant comme scène le pays balkanique de *Pontevèdre* (voire Muntenègre).

On pourrait y ajouter le cas de la Poldévie, commenté par Bertrand Westphal dans une communication récemment présentée à un colloque de Budapest (Jacques Roubaud : la série de romans sur la Belle Hortense) (Westphal 2005).

J'ai gardé pour la bonne bouche *la Ruritanie*, du même Anthony Hope (*The Prisoner of Zenda*, roman et filme de succès en début de siècle). En tant que métaphore générique favorite des discours politiques ouest-européens du XX^{e} siècle pour n'importe quel pays des Balkans, *la Ruritanie* suggéra à Vesna Goldsworthy le titre de son livre.

*Toutes les fictions c*artographiques que je viens de mentionner – pour la plupart des romans – sont créatrices d'une épaisse confusion. Elles ne se soucient guère des frontières, à part celles qui séparent nettement d'un côté l'Europe et de l'autre l'aire périphérique, « les Balkans » : une région à laquelle on prête des dimensions et des étendues imaginaires fort variables.

BDD-A774 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:39 UTC)

Devenue le musée exotique de l'Europe occidentale moderne, l'aire liminale des Balkans fut gratifiée par des images de colportage populaire, faciles à identifier et à mémoriser. Je cite de Goldsworthy, à propos des tactiques formelles de Saki, écrivain et journaliste britannique très connu, devenu populaire pour ses écrits sur certaines régions des « Balkans » : « L'expérience personnelle de Saki avec la Macédoine, la Bulgarie ou la Serbie se résume à une poignée de toponymes exotiques. L'emploi stratégique de l'adjectif « balkanique » dans l'humour de l'écrivain suggère sa stratégie de le convertir en signal pour ses lecteurs : voilà le point de départ de toute une série de malentendus comiques » (Goldsworthy 1998 : 210).

Pour les discours des médias occidentaux contemporaines, l'expression figée *en Ruritanie* – c'est-à-dire « dans les Balkans » – tout comme « au Côte d'Ivoire » ou bien « en Afghanistan » veut dire « au-delà des confins européens » tout court.

Les frontières de contact

Il y a pourtant des frontières qui rendent problématique sinon impossible la délimitation tranchante entre des zones identitaires distinctes. Ces régions, de confluence et d'enchevêtrement plutôt que de séparation, pourraient être identifiées comme des *confins* au sens strictement étymologique du terme.

En latin, le mot *confinis* désigne les parties d'un territoire placées à l'extrémité d'un territoire et à la frontière d'un autre. Le terme désigne non seulement un repère ou une ligne de démarcation, mais aussi *l'espace des deux cotés d'une telle ligne*. C'est donc un *confinium* où la frontière joue la fonction d'une charnière, qui permet des échanges dans une sorte de rivalité sociable.

Pour telle ou telle culture européenne liminale, ce type d'espace frontalier – comme par exemple la région de recoupements, de lisières et de passages graduels entre le Nord et le Sud du Danube – fut l'objet de tactiques sophistiquées de manipulation culturelle.

Le destin et la réception de l'œuvre de l'écrivain français d'origine roumaine Panait Istrati reste fort instructif à cet égard. Son cas s'impose comme significatif pour les représentations conflictuelles des régions charnières de l'Europe.

Istrati était né à Brăila sur Danube, dans une région frontalière de l'Europe de sud-est, ce qui a marqué pour toujours sa vie ainsi que ses écrits.

Pour la culture roumaine, le Danube reste une marque décisive de l'identité nationale. Le fleuve n'a guère cessé d'être représenté comme une frontière symbolique de l'espace culturel roumain. Jusqu'à nos jours, les deux rives du Danube (la rive gauche et la rive droite si l'on veut) restent les repères clef des oppositions radicales dans plus d'un domaine.

En Roumanie on s'applique de façon obsessionnelle à discerner d'une manière tranchante entre des civilisations, des peuples, des langues, des codes culinaires ou des accoutrements traditionnels du Nord et respectivement du Sud du Danube, tellement différents entre eux. D'une perspective strictement historique, le Danube fut érigé en barricade infranchissable, dressée contre toute Altérité agressive (comme l'empire ottoman par exemple).

Ce fleuve qui désignait pour ses co-nationaux une frontière entre Nous-même et les Autres, avait été perçu par Istrati comme le berceau d'une double hybridité, intérieure et culturelle.

D'où son thème préféré : l'existence aux périphéries culturelles, religieuses, sociales, linguistiques, placées fréquemment dans la ville charnière de Brăila. Le protagoniste d'un de ces cycles narratifs – *Les récits d'Adrien Zograffi* – est un personnage errant aux confins du monde.

BDD-A774 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:39 UTC)

La scénographie de l'ex-garnison turque sur le Danube, devenu assez tard une ville roumaine, est tout à fait appropriée à sa stratégie narrative. Dans une perspective strictement esthétique, la région charnière de Brăila reste pour Istrati un royaume des récits, une région confinant les canons européens modernes. Panait Istrati détestait explicitement le modernisme qu'il qualifiait de « froid », d'« anti-sentimental », de « décadent », et de «dépourvu d'âme ». Par conséquent, sa poétique narrative préfère comme modèle le récit du type *Les Mille une nuits*.

Marginal en France – où, malgré son succès de début avec son roman *Kyra Kyralina* presenté par Romain Rolland, il maniait assez difficilement la langue du pays –, durant sa vie Istrati n'a jamais cessé d'être marginal en Roumanie aussi, que ce soit avant ou après son séjour européen. Dans une littérature où l'entre les deux guerres l'on militait pour l'européisation de la culture nationale sous les étendards du modernisme et où l'on menait une lutte acharnée pour fonder le roman citadin selon des recettes françaises proustiennes ou gidiennes, Istrati se plaçait décidément à contre courant.

Par conséquent, au moment de sa traduction en roumain, on a dénoncé comme étranger à l'esprit national son univers « du port international cosmopolite », vulgaire, trivial, immoral et corrompu. On a entendu quelques voix isolées qui le rapportaient aux fresques byzantines et parfois aux épopées homériques – des repères également grecques et balkaniques, acceptés par la tradition culturelle européenne comme des parties prestigieuses de son héritage culturel. Mais pour bien des autres, on aurait du reconnaître en Istrati une *pauvre Shéhérazade*, un symbole du non- (ou bien de l'anti-européisme) nuisible et même destructif, par rapport à l'effort national d'édifier « à l'européenne ».

De nos jours, en Roumanie tout comme en Occident, Panait Istrati est devenu un auteur « populaire » et de succès. Ses livres, qui foisonnent de proscrits, de vagants, de loups de mer, de contrebandiers, de prostituées et de bajaderes et racontent des exploits merveilleux placés dans des paysages rayonnant de soleil et resplendissant des couleurs les plus vives, furent plus d'une fois transformés en scénarios cinématographiques.

C'est qu'entre temps la perception des périphéries et des frontières de contact a sensiblement changé. Pour le postmodernisme, la cartographie européenne s'avère un instrument privilégié et flexible de l'offensive légitimante lancée par les identités émergentes – fussent-elles culturelles, sociales, nationales, raciales ou de genre. Toute une série de disciplines (la géographie, l'anthropologie, les théories critiques post-coloniales ou féministes) y ont puisé fréquemment de forts arguments pour leurs campagnes.

Les théories contemporaines post-structuralistes ou post-coloniales tendent à privilégier les hybridités et les mélanges, les intersections ou les solidarités minoritaires de groupe, qui sont capables de mettre en question les notions de domination culturelle liées à la spatialité et à l'identité.

Dans ce contexte-ci, les identités frontalières infirment des oppositions binaires telles que *centre/périphérie*, *ouest/est*, *intérieur/extérieur*, *national/extra national* et tendent à privilégier le terme faible de chaque opposition. Une rhétorique du dépaysement va de pair avec toute une suite de représentations symboliques de *l'hybridité.*

Dans son livre *Dissemination* (*La Dissémination*), Homi Bhabha entreprend une critique du chronotope de l'identité nationale et met en vedette le potentiel culturel des communautés périphériques ou centrifuges.

BDD-A774 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:39 UTC)

La clôture de l'ainsi dite « nation-espace » et surtout de son discours et de la textualité qui en rend compte est mise en question par Homi Bhabha et considérée plutôt problématique : « La perspective ambivalente, antagoniste sur „*la nation comme narration*", établira les frontières culturelles de la nation de telle manière qu'elles puissent être représentées comme contenant des *seuils de signification*, lesquels doivent être traversés, transgressés et traduits, dans les processus de la production culturelle » (Bhabha 1990 : 293)

D'après lui, le projet moderniste aurait figé d'une certaine manière le statut des communautés *du seuil* : dans ses propres termes, « *people of the pagus* », *pagus* signifiant en même temps *seuil* et *payen*. Ce qui conduit à une réévaluation des communautés des confins et pose les bases d'une nouvelle cartographie culturelle.

En guise de conclusions. Repenser les frontières et les identités

En tant que règle du jeu, aux temps modernes les diverses Europes avaient été couramment circonscrites à l'aide des repères géopolitiques axiologiquement valorisés, renvoyant en fin de compte à la polarité *supérieur/inférieur* (ou *bon/mauvais*.) Le vrai relief de ces ainsi-dites géographies européennes avait évolue entre le haut et le bas, en descendant des pantes imaginées, menant du Nord-ouest vers le Sud-est.

D'une manière ou d'une autre, presque toutes les identités européennes périphériques ont été modelées par l'hypothèse de leur statut *frontalier*, qui devint progressivement un des piliers de leur signification et de leur importance. En effet les communautés culturelles sud-est européennes ont été perçues par elles-mêmes et par les autres comme des *carrefours*, des *portes*, des *seuils* ou des *ponts* entre des identités différentes ou bien entre une identité et une altérité culturelle.

Ce type de statut frontalier a été couramment conçu et représenté sur deux plans distincts : d'une part, les *frontières réelles* (géopolitiques) comme des états de fait et de l'autre, leurs *projections intellectuelles* (idéologiques et symboliques). Et je m'empresse d'y ajouter qu'entre les deux – l'état de fait et respectivement les discours identitaires – s'est installé un clivage persistent.

1. En tant que *réalités géopolitiques*, les aires frontalières ont été plutôt des zones de passage et d'enchevêtrement culturel que des barrières identitaires. L'intérêt sinon la fascination de l'espace culturel frontalier consiste justement dans le mélange, dans le dialogue et dans la confrontation de différentes populations, cultures, religions et langues. Les communautés frontalières se sont avérées de véritables plaques tournantes du dialogue culturel. Dans ces zones-là, les identités se superposent et s'entremêlent en s'exprimant dans des produits culturels hybrides, offrant des points idéaux de départ pour des projections imaginaires révélatrices.

2. À l'antipode de cet état de fait, les *discours intellectuels* intéressés par les identités frontalières ont étalé des options radicalement différentes. Les exemples que je viens de présenter dans mes propos antérieurs mettent en lumière leur tendance persistante à définir les identités frontalières comme des *parentes pauvres* de la tribu, séparées de leur riche famille européenne par des clivages économiques, sociaux, idéologiques ou symboliques infranchissables.

En tant qu'identités discutables et disputables, ces dernières ont été constamment censées se légitimer. Elles ont du imaginer des subterfuges fantasmatiques comme les *Petit Paris*, les troisièmes ou les quatrièmes Romes, *la Petite Vienne*, ou bien elles se sont imposées de violemment répudier des déviants comme Panait Istrati, qui se

BDD-A774 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:39 UTC)

montraient attachés aux valeurs périphériques.

Assez récemment quand même, les *discours identitaires* changent radicalement de stratégie, pour aller de pair avec les réalités globales contemporaines. Comme résultat de cette volte-face, les anciennes *parentes pauvres* commencent à être perçues plutôt comme *de riches héritières* de la tribu et de sources vigoureuses de la création culturelle, capables de mettre à profit des traditions multiples. On pourrait même en conclure qu'en ce moment le statut frontalier est théoriquement surévalué par les discours identitaires.

Malheureusement, au lieu de mettre nettement en question la logique alternative des équations antérieures comme *central versus liminal*, ce renversement spectaculaire de perspective et de valeurs finit par la valider et la perpétuer. Entre les deux options polaires, également frustrantes par excès, une formule d'équilibre serait de rigueur.

À la suite de mes sommaires propos on peut donc en conclure que, pour les communautés frontalières, une identité « *simplement Européenne* » reste toujours à redéfinir ou – pourquoi pas? – à réinventer.

Bibliographie

Bachelard, Gaston, *La poetique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.

Bhabha, Homi, *DissemiNation : Time, Narrative and the Margins of the Modern Nation*, in Homi Bhabha (ed.), *Nation and Narration*, London, Routledge, 1990, p. 291-322.

Braudel, Fernand, *L'identité de la France*, I. *Espace et histoire*, Paris, Arthaud-Flammarion, 1986.

Castoriadis, Cornelius, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

Claval, Paul, *From Michelet to Braudel : Personality, Identity and Organization in France*, in David Hooson (ed.), *Geography and National Identity*, Oxford U.K. & Cambridge US, Blackwell, 1994.

Febvre, Lucien, *A Geographical Introduction to History*, translated by E.G. Mountford and J.H. Paxton, London, Routledge, 1932.

Febvre, Lucien, *Frontière – le mot et la notion*, in Lucien Febvre, *Pour une histoire à part entière*, Paris, SEVPEN, 1962, p. 11-24.

Foucher, Michel, *Fronts et frontières. Un tour du monde géopolitique*, Paris, Fayard, 1991.

Goldsworthy, Vesna, *Inventing Ruritania. The Imperialism of the Imagination*, New Haven and London, Yale University Press, 1998.

Harvey, David, *Between Space and Time : Reflections on the Geographical Imagination*, « Annals of the Association of American Geographers », (80), 3, 1990, p. 418-434.

Haupt, Heinz-Gerhardt, Michael G. Muller & Stuart Woolf (eds.), *Regional and National Identities in Europe in the XIXth and XXth Centuries/ Les identités régionales et nationales en Europe aux XIXe et XXe siècles*, The Hague, London, Boston, Kluwer Law International, 1998.

Hobsbawn, Eric, *On History*, London, Weidenfeld & Nicholson, 1997.

Istrati, Panait, *Les récits d'Adrien Zograffi. Kyra Kyralina*, Paris, Editions Rieder, 1924 ; *Œuvres choisies*, I, édition bilingue, Bucarest, Editura pentru literatură, 1966.

Kaiser, Wolfgang, *Régions et frontières. L'espace frontalier de Bâle*, in Haupt, Muller & Wolf, cit., 1998, p. 379-411.

Lévy, Jacques, Michel Lassault (eds.), *Dictionnaire de la* géo*graphie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003.

Power, Daniel, *Frontiers: Terms, Concepts and the Historians of Medieval and Early Modern Europe*, in Daniel Power, Naomi Standen (eds.), *Frontiers in Question. Eurasian Borderlands. 700-1700*, London, Macmillan, 1999, p. 11-13.

Robic, Marie-Claire, *National Identity dans Vidal's Tableau de la géographie de la France : From Political to Human Geography*, in Hooson, *op. cit.*, 1994, p. 58-71.

Romier, Lucien, *Le carrefour des empires morts*, Paris, Hachette, 1931.

BDD-A774 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:39 UTC)

Simmel, Georg, *Gesamtausgabe*, vol. 11, hrsgb. O. Ramstedt, Frankfurt, Suhrkamp, 1992.
Spiridon, Monica, *Inventing Romania : Nationalism and Literature in the 20th Century*, « Interlitteraria », 1, V. *Culture and Nation at the Turn of the Millenium*, Tartu, Kirjastus, 2000a, p. 76-87.
Spiridon, Monica, *L'Occident et l'Orient : un stéreotype de l'identité culturelle roumaine au XXe siècle*, in Eleni Politou-Marmarinou, Sophia Denissi (eds.), *Identité et alterité en littérature. XVIIIe – XXe siècles*, Athens, Domos, 2000b, p. 284-299.
Spiridon, Monica, *Les dilemmes de l'identité aux confins de l'Europe. Le cas roumain*, Paris, l'Harmattan, 2004.
Westphal, Bertrand, *La Poldévie ou les Balkans près de chez vous. Un stéréotype français*, « Neohelicon », XXXII, 32, 1, 2005, p. 7-17.

Border Identities : the « Poor Relatives » or « the Rich Inheritors » of the Tribe ?

Our essay is emphasizing how complex the border issue has been in Europe and most particularly in Eastern Europe over the last two centuries. The paradigmatic anxiety brought about by the obsessions of a peripheral cultural identity can be traced on several levels. It highlights the variable meanings of the notion of border and illustrates the ways in which many Eastern European communities locate borders, assign meaning to them and reassert their functions. In this type of cultural process key identifiers of selfhood and self worth are generated by narratives through which people on either side of the border construct their identities by manipulating a set of shared rhetoric.

Collective perceptions of borders usually foster conflicting ideologies, rhetorical devices and topoi of the social imaginary. They generate literary programs and they also create symbolic topographies and sites of memory: Apart form this almost all descriptive terms involved in these processes usually convey value judgments.

In recent decades, European cartography has become a privileged and flexible instrument of the impetuous offensives launched by all kind of emergent European identities, cultural, social, national, gender etc. Consequently a series of academic disciplines (cultural geography, anthropology, critical postcolonial theories, comparative studies) had provided strong arguments for their campaigns.

Université de Bucarest
Roumanie

BDD-A774 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:39 UTC)